

vraient aller, dans l'avenir, les libéralités carnegiennes. A cet effet, on ferait imprimer huit millions de brochures relatant la vie, les œuvres et les intentions philanthropiques d'Andrew le Bon; on munirait chacune de ces brochures d'un bulletin de vote et on les distribuerait aux huit millions d'électeurs de la Grande-Bretagne, de l'Ecosse et de l'Irlande. Pour couvrir les frais du plébiscite — le suffrage universel est si cher aujourd'hui! — on intercalerait dans la brochure une photographie de la mère S... et on dirait quelques mots de son sirop sur la couverture.

Ainsi dit, ainsi fait. M. Carnegie accepta la proposition de M. Wack et le plébiscite eut lieu dans le plus grand calme : jamais consultation nationale ne donna même lieu à si peu d'agitation...

Le dépouillement du scrutin fut laborieux, car certains électeurs écrivirent des lettres de quarante pages. Un état-major de cent cinquante jeunes gens fut réquisitionné et dut travailler pendant quinze jours à classer tous

les votes. Le nombre des abstentions fut des plus considérables : près de sept millions — ce qui prouve bien l'apathie de plus en plus grande des classes dirigeantes pour le suffrage universel. Le nombre des bulletins nuls ou inclassables dépassa neuf cent mille. Le nombre des bulletins portés en compte fut de deux cent quarante-cinq mille exactement.

Voici les résultats officiels du scrutin :

Demandent le milliard pour eux-mêmes.	112.246
Demandent le milliard pour d'autres.....	103.268
Proposent une distribution gratuite du Sirop de la mère S.....	5.296
Églises, chapelles et missions.....	3.077
« Donnez-le aux pauvres ».....	1.965
Veuves et orphelins de la guerre sud-africaine.....	1.458
Pensions de retraites pour travailleurs....	1.320
Hôpitaux.....	986
Inventeurs.....	651
La famine aux Indes.....	629
Asiles pour les vieillards.....	403
Donations à des clubs.....	389
Pour favoriser l'émigration.....	332
Pour amortir la dette nationale.....	237
Pour avoir un fonds de guerre national...	236
Pour la création de librairies publiques.....	204
Divers et inclassables.....	907.770

C'est en ces termes que la démocratie britannique répondit à l'appel du sirop de la mère S... et fixa la répartition des millions de M. Carnegie. Que se passa-t-il dans l'âme de ce dernier? On l'ignore, mais ce qui est certain, c'est que M. Carnegie, au lieu de s'incliner devant la volonté librement exprimée de ses concitoyens, au lieu de souscrire aux résultats du plébiscite qu'il avait autorisé, se rangea à l'avis d'une infime minorité et suivit docilement les deux cent quatre électeurs qui lui recommandaient de créer des librairies publiques.

Depuis lors, l'argent du bon milliardaire s'emploie à fonder des bibliothèques dans le monde, en Europe, en Amérique, jusqu'en Océanie. Il a distribué pour plus de deux cent cinquante millions de livres et de fournitures de librairie. Les éditeurs le bénissent; mais les autres — et les autres sont légion — lui reprochent amèrement l'emploi qu'il fait de son argent. Personne ne veut voir les dollars qui s'en vont; tout le monde compte les dollars qui restent.

\* \* \*

Et il est ainsi écrit que M. Carnegie, pendant toute sa vie, ne pourra jamais tendre la main sans provoquer la critique ou la méfiance.

Tenez, il y a quelques mois, il s'en fut accomplir une tournée au berceau de sa fortune, et un soir il arriva en un minuscule bourg de Georgie. Derrière les murs de bois d'un misérable édifice, les accords criards d'un orgue résonnaient bizarrement. M. Carnegie poussa la porte : c'était un temple de nègres. Il s'assit dans le bas, très loin, sur le dernier banc. Lorsque la quête eut lieu et que le plateau passa près de lui, simplement, sans ostentation, il déposa une bank-note de deux cent cinquante francs.

Cependant le plateau acheva sa tournée et revint au pasteur. Alors celui-ci, selon la coutume en usage dans les Etats du Sud, compta la recette et, se tournant vers les fidèles, il dit :

— Mes frères, Dieu aujourd'hui étendit sur nous l'aile de sa protection. La quête a en effet donné quatre francs cinquante. Et si la bank-note que le vieillard à la barbiche grisonnante a mise dans le plateau est bonne, nous aurons même deux cent cinquante-quatre francs cinquante... Mes frères, à genoux ! Prions le Seigneur, pour que la bank-note ne soit pas fausse !...

Pauvre M. Carnegie ! Pauvre milliardaire ! Jusque dans ses aumônes, la chance lui reste adverse !...

#### LES VANDERBILT

Il y a dans cette dynastie quelque chose de napoléonien.

Cornélius, l'ancêtre, tenait de l'aigle : en un corps de géant, il avait une âme de génie.

A vingt ans, il est encore petit batelier, là-bas, sur les rives de l'Hudson : c'est lui qui, à la force des muscles, avec une demi-douzaine de chalands, assure d'un bord du

fleuve à l'autre le transport des hommes, des bestiaux et des marchandises. Or, un matin qu'il est rudement courbé sur l'aviron, il aperçoit, très loin, à l'horizon, une mystérieuse spirale de fumée. Elle sort orgueilleusement du sein de l'onde et s'en va ouater le ciel bleu de ses flocons noirâtres. L'enfant regarde, et, les yeux agrandis par l'étonnement, il distingue un bateau. C'est le *Fulton*, c'est le premier navire à vapeur du monde. Près de lui, le petit batelier voit passer cet esquif, aussi frêle que le sien, mais qui dans ses flancs contient une force hier encore inconnue, et il comprend que cette force va demain révolutionner l'univers.

Il n'hésite pas : le lendemain, il se rend à la ville la plus proche, vend ses six barques à voile, réunit les quelques dollars qui lui viennent de l'héritage paternel, prend un associé et commande un steamer. Un an plus tard, il a, lui aussi, son bateau à vapeur ; il obtient le monopole de la navigation pour tout l'Etat de New-York et gagne près de 50.000 dollars par an. C'est son *Marengo*...

\* \* \*

Dès lors, il marche de bataille en bataille, c'est-à-dire de victoire en victoire. En 1829, sur le registre des grandes fortunes de New-York — cet Arc de Triomphe des Américains — on l'inscrit comme « valant » près d'un million de dollars par an. En 1849, on l'inscrit pour le quintuple, car il possède une voie ferrée à lui, qui va d'un bout à l'autre du nouveau continent, de New-York à San-Francisco.

Cependant, le pays tout entier est secoué par une crise effrayante, et la guerre de Sécession déchaîne l'un contre l'autre le Nord et le Sud.

Comme le sort tremble dans la balance, le président Lincoln fait, un jour, appeler Vanderbilt.

— Le *Merrimac*, dit-il, est ancré au fond de la baie du James-River. Combien voulez-vous pour le capturer?

Cornélius a un mot cornélien :

— Je ne veux rien, car le malheur de mon pays est la seule chose sur laquelle je ne spéculé pas. Dans deux jours, le *Merrimac* sera à vous.

Et trente-six heures après, en effet, du haut des falaises qui surplombaient la passe, la garnison de Monroë, rangée en ligne de bataille, put voir un simple yacht pénétrer à toute vapeur, de vive force, dans la baie. Sur la passerelle, la tête découverte, un foulard blanc noué négligemment autour du cou, la pèlerine flottant sur les épaules, un homme était debout, fier et hautain, tel un de ces héros chantés par Longfellow. C'était le commodore Vanderbilt qui, sans se soucier de la grêle de mitraille, marchait tranquillement à l'abordage...

Vingt minutes plus tard, un drapeau blanc était hissé au sommet du *Merrimac*. Plus heureux que l'Aigle, Vanderbilt avait même triomphé sur mer...

A soixante-dix ans, ce rude lutteur luttait encore, et l'Amérique, l'Amérique financière, économique, travailleuse, était bouleversée

par les batailles géantes que cet homme livrait sur la surface ferrée de son sol : c'étaient des combats de Titan, à coups de tronçons de chemins de fer, de compagnies de railways, de tarifs de transports. Les réseaux les plus formidables de la république, les lignes qui joignaient un océan à l'autre et s'étendaient à l'infini de l'horizon ne tenaient, entre les mains de ce broyeur de richesses, pas plus de place que des pions. Il les lançait les uns contre les autres, comme son modèle lançait les régiments de sa garde dans la vallée; il les écrasait et les taillait en pièces avec la mitraille de ses dollars, comme l'autre trouait les armées du monde avec ses pièces de canon. Il absorbait dans son sort le sort de tout un continent et faisait trembler sous elles toutes les puissances d'un hémisphère.

Enfin, à quatre-vingt-un ans, la mort vint coucher sur son lit cet empereur qui paraissait devoir expirer debout. Alors, comme il râlait, il eut pour la première fois un accès d'orgueil.

— Depuis que je suis né, pauvre et inconnu, j'ai gagné vingt-cinq millions par an et j'en ai fait gagner trois fois autant à quelques-uns de mes concitoyens !...

\* \* \*

Il laissait un fils : l'Aiglon,

L'âme du père dans une enveloppe malingre et chétive. La tête pâle pliant sous le poids trop lourd du cerveau, et les muscles débiles se reliant inertes à une volonté de fer. La faiblesse du corps trahissant l'effort colossal de la pensée.

A vingt ans, il vint trouver son père.

— Je veux me marier.

— De quoi vivrez-vous ?

— Des dix-neuf dollars de pension que vous me faites par semaine.

— William, vous êtes et ne serez jamais qu'un sot.

Cependant, ce n'était pas un sot, et le père en convint le jour où son fils fit avec lui la première affaire. Il s'agissait d'un charge-

ment de fumier. William avait offert à son père de lui acheter tout le fumier de ses écuries, à raison de quatre dollars par chargement de chaland. Le commodore avait accepté, plus convaincu que jamais, par suite du prix, que l'héritier des Vanderbilt n'entendrait jamais rien au commerce.

Or, un jour, le commodore se rend au débarcadère et y trouve son fils. Le chaland était rempli de fumier.

— Combien y a-t-il de chargements là-dedans, William?

— Mais, un seul !...

— Un seul !... Vous voulez plaisanter? Il y en a près de cinquante !...

— Du tout, quand je traite pour un chargement, j'entends tout ce qu'il peut porter.

L'Aigle regarda l'Aiglon, et reconnut dans ce corps usé son sang qui coulait. L'histoire ne dit pas s'il pinça l'oreille de son héritier; mais ce qu'elle dit, c'est qu'il le fit venir à New-York et se déchargea sur lui peu à peu du fardeau de ses affaires.

Et peu à peu, avec le fils débile qui sup-

pléait par l'intelligence à la vigueur, par le calcul à la force, la fortune des Vanderbilt s'éleva, atteignit à des hauteurs fantastiques. Mais à mesure que la montagne d'or croissait, la vie peu à peu s'éteignait dans le corps usé de William Vanderbilt.

Chaque dollar était acheté au prix d'un effort mortel de sa pensée vacillante, au prix d'une goutte de son sang épuisé, et quand le chiffre fatidique, quand le milliard fut atteint, ce dieu de la richesse qui n'avait de Sisyphe que le cerveau s'effondra sous le poids de son rocher d'or, comme un château de cartes qui aurait trop longtemps servi de base à un bloc de fonte.

— Un milliard — ce furent ses dernières paroles — est un fardeau trop lourd pour des épaules humaines. Je ne le souhaite à aucun de mes enfants.

\* \* \*

L'un d'eux a cependant hérité de ce fardeau, et il le porte allègrement, à cette heure,

d'un continent à l'autre, au gré de ses caprices. Il est vrai que celui-là n'a guère des Vanderbilt que le nom, comme le prince Victor n'a des Napoléon que le ventre. Si vous voulez savoir quelque chose de sa vie, c'est à la rubrique mondaine ou sportive des journaux qu'il vous faut l'aller chercher. Vous y verrez, je crois, qu'il est un prodigieux tireur d'alouettes et qu'il détient à cette heure le record du kilomètre en automobile. Il favorise aussi les inventions commerciales, et une chaudière de locomotive, aux États-Unis, porte son nom.

Ainsi autrefois, à Rome, les derniers empereurs descendaient dans le cirque pour conduire le char, instituaient des joutes où ils luttaient avec les grands fauconniers et permettaient qu'on mît leur aigle sur le couvercle de quelque baume !...

## JOHN ROCKEFELLER

Il y a cinquante ans, dans la misérable église d'un misérable village de l'Ohio, on voyait chaque soir entrer un jeune homme blond, chétif, timide, aux gestes effacés et craintifs. Il passait un grand tablier bleu ou prenait un petit chiffon blanc et, durant deux heures d'horloge, astiquait les candélabres, nettoyait les carreaux, faisait reluire les boiseries et miroiter les cuivres. Parfois, quand il y avait un office, il allumait les cierges et doucement agitait les sonnettes. On ne le payait pas pour cela, et c'est au contraire souvent lui qui contribuait de sa poche au bien-être de la congrégation. Je n'en veux pour preuve que la page suivante détachée de son carnet quotidien de dépenses :

27 novembre. Petit pain pour le diacre	
Thomas.....	20 cents
— Papier pour l'église.....	40 —
— Tronc des pauvres.....	30 —

28 novembre. Timbres pour le diacre Thomas.....	20 cents
— Enveloppes.....	20 —
— Le <i>Macédonien</i> , journal religieux.....	10 —
— Tabac pour le surintendant.	20 —

Ce petit sacristain modèle, qui achetait, en même temps que son salut éternel, du tabac pour le diacre de sa paroisse, avait nom : John Rockefeller. Il s'appelle, aujourd'hui : le Roi du Pétrole.

Une nuit — c'est lui-même qui raconte la chose dans une de ses autobiographies — on vint l'arracher à son sommeil.

— Le diacre est très malade...

Vite, il se vêtit et courut à l'église. Dans une petite chambre attenante à la chapelle, sur un grabat, un vieillard râlait...

— Je vous ai fait venir, John, pour vous faire mes derniers adieux et parce qu'avant de mourir, il faut que je vous confesse quelque chose...

John se recueillit et il attendit la confession. Enfin, elle vint...

— Cette chose, mon enfant, c'est que, malgré tout, je ne vous ai jamais aimé et que j'ai toujours préféré votre frère William..

« Vous savez, raconte M. Rockefeller dans ses mémoires, ce n'est pas très *rafraîchissant* de se voir appeler par un mourant pour s'entendre dire cela. Cependant, je me dis que si le diacre Thomas préférait mon frère William, qui ne venait jamais nettoyer l'église, qui mettait rarement dans le plateau à la quête, et qui ne chantait pas à l'orgue, c'est parce que c'était un travailleur, et je me résolus, moi aussi, à travailler. Le lendemain, je demandai à entrer dans les docks. Trois mois après, j'y avais une situation de chef. Deux ans plus tard, j'y devenais riche... »

Et la meilleure preuve que John Rockefeller n'en voulut pas au ministre du Seigneur de sa suprême et peu agréable confession, c'est que, sur le minuscule carnet de dépenses, où étaient alignés tous les petits pains du diacre, tous les timbres de la paroisse et le tabac du surintendant, d'une

belle cursive, en regard de ses prêts, il écrivit, à l'encre rouge, ces deux mots que les financiers, même milliardaires, écrivent rarement : « *Let it go ! N'en parlons plus !* »

Etrange et singulière figure ! J'ai cherché dans le dédale de l'histoire de cet homme la trace de quelques-uns de ces combats homériques, de ces batailles géantes, de ces assauts forcenés qui zèbrent comme d'un coup de sabre les parchemins d'un Vanderbilt ou d'un Pierpont Morgan. Mais, peine perdue ! Dans la vie de M. Rockefeller, il n'y a pas de charge de cavalerie ni de trouées par le canon : il n'y a que des alignements de petits carnets et de petits papiers. C'est un comptable modèle qui a toujours couché des chiffres sur des feuilles blanches et qui, aux docks comme aux raffineries d'huile, sur les chantiers de pétrole comme dans les usines à gaz, a dû toujours, chaque soir, inscrire ses recettes et ses dépenses, supputer ses gains et ses pertes, mais qui n'a pas toujours dû mettre en face de ses prêts : « N'en parlons plus !... »

Et en comptant, comptant toujours, en chiffrant, chiffrant encore, il est arrivé à posséder une fortune d'un milliard et demi qui lui rapporte cent millions par an. Les statisticiens nous diront que cela fait cent cinquante francs de revenu par minute, deux francs cinquante par tic-tac d'horloge...

\* \* \*

M. Rockefeller n'était pas à New-York tandis que je m'y trouvais ; mais j'ai vu mieux que lui : j'ai vu son royaume, son gouvernement, ses ministres, sa flotte.

Un jour, M. Loomis, qui fut jadis ambassadeur extraordinaire des Etats-Unis en France et qui se montra pour moi, pendant mon séjour en Amérique, le plus charmant des *ciceroni*, me dit :

— Je vais vous montrer la première de nos institutions nationales, celle que nous mettons au frontispice de notre histoire américaine parce qu'elle incarne le mieux le génie audacieux de notre race...

Et il m'entraîna à l'autre bout de la cité de New-York, à l'endroit où les tours de Babel se dressent colossales et monstrueuses vers le ciel.

Sur la façade de pierre de l'une d'elles étaient gravés ces trois mots : STANDARD OIL COMPANY. Il me fit entrer.

Nous montâmes quinze ou seize étages et on nous introduisit dans une salle aux dimensions majestueuses, où une trentaine d'hommes étaient réunis. L'un d'eux s'avança vers moi. Il offrait une étrange ressemblance avec une figure popularisée par les photographies et les caricatures. Et il me dit :

— Je suis William Rockefeller... Au nom de mon frère et au mien, soyez, monsieur, le bienvenu. C'est ici le siège de notre gouvernement et tous ces messieurs en sont les ministres... Voici M. Archibald, notre président du conseil; voici M. Libby, notre ministre des affaires étrangères...

Je serrai toutes les mains et regardai avec une certaine émotion ces hommes qui résumement la puissance industrielle la plus for-

midable du globe. Je regardai surtout la physionomie si caractéristique de M. William Rockefeller, qui, trait pour trait, rappelle le profil de son frère.

Mais M. William Rockefeller ne me laissa pas le temps de le détailler, et, me prenant amicalement le bras :

— Maintenant, fit-il, allons déjeuner...

\* \* \*

Un étage plus haut. Une autre grande salle. Deux tables immenses, où des hommes lunchent rapidement, silencieusement. A la cheminée, une écharpe tricolore — attention délicate et charmante due à ma nationalité. Nous sommes dans la salle à manger du « gouvernement » de M. Rockefeller. Chaque matin, tous les grands et petits dignitaires de son royaume, tous les collaborateurs de son œuvre, des plus puissants aux plus humbles, s'assemblent pour le repas. Et le « roi » s'assied simplement parmi eux. Quand il est absent de New-York — comme

c'est le cas, aujourd'hui — son frère le remplace. Quand son frère n'est pas là, M. Archibald, le premier ministre, ou M. Libby, ministre des affaires étrangères, occupe la place d'honneur. Le déjeuner ne dépasse point un quart d'heure. C'est ici le royaume du travail.

Et le président du conseil, entre deux bouchées, m'explique :

— Voyez-vous, monsieur, la foule, qui est simpliste, ne se rend pas un compte exact de l'immensité de notre entreprise. Quand on lui parle de la Standard Oil, elle s'imagine par la pensée des puits qui crachent des jets de pétrole ou des barriques qui charrient de l'essence. Or, nous sommes bien, en effet, des producteurs de pétrole, nous sommes même les plus grands producteurs de pétrole du monde, puisque chaque jour, entre le lever et le coucher du soleil, nous produisons 400.000 barils de 160 litres chacun, soit, quotidiennement, *soixante-quatre millions de litres* de pétrole; mais ce n'est là qu'une partie infinitésimale de notre œuvre,

ce n'est qu'une province de notre empire.

M. Archibald parlait sans forfanterie ni déclamation, d'une voix simple et nette, qui expose des faits.

Il reprit :

— Ce qui fait la force d'une industrie, c'est ce qui fait la force d'un individu : n'avoir à dépendre jamais de personne, se suffire toujours à soi-même. La puissance de la Standard Oil vient de ce que, pour les plus petites choses, elle ne dépend de personne, elle se suffit à elle-même... Prenez l'un quelconque de ces millions de barils de pétrole qui circulent à travers le globe. Ce n'est pas seulement le pétrole qui a été produit, travaillé, raffiné par nous : mais le baril lui-même est de notre fabrication. C'est nous qui l'avons fait avec le bois de nos forêts de Caroline; c'est nous qui avons fabriqué la cire qui en bouche les orifices et le goudron qui en imperméabilise l'intérieur; c'est nous qui avons fabriqué à Buffalo le wagon qui a servi à le transporter; c'est nous qui fabriquons à Oil City les bidons dans lesquels on

le détaillera; c'est nous qui fabriquons les lampes dans lesquelles on versera les bidons; c'est nous qui fabriquons les mèches qui brûleront dans les lampes; c'est nous qui fabriquons la cire de bougie ou d'allumette avec laquelle on allumera la mèche...

Et, comme je demandais des chiffres, M. le ministre des affaires étrangères Libby m'énuméra :

— En 1906, nous avons produit 25 millions de barils de pétrole à brûler, 10 millions de barils de naphte, 10 millions de barils de pétrole à graisser et plusieurs dizaines de millions de livres de cire et de bougies... Pour fabriquer et transporter tout cela, nous avons des milliers et des milliers de pompes et de puits; nous avons vingt grandes raffineries, dont une seule, celle de Bayonne, emploie plus de six mille ouvriers; nous avons douze mille kilomètres de grands conduits où circule le pétrole, et ces douze mille kilomètres de grands conduits sont alimentés par cent vingt mille kilomètres de tuyaux moindres. Joints bout à bout,

ces tuyaux pourraient faire trois fois le tour du monde... Nous avons aux Etats-Unis 3.326 stations ferrées ou fluviales et 9.200 wagons spéciaux pour transporter le pétrole. Nous avons une flotte à nous de 65 steamers, 19 voiliers, 105 chalands, 29 remorqueurs, 6 canots à vapeur. Nous commandons à une armée de 70.000 hommes, soit 4.000 hommes de plus que le président des Etats-Unis, qui, en temps de paix, n'a sous ses ordres que 66.000 soldats ou marins. Nous versons à ces hommes 750.000 francs de salaires par jour soit plus de 250 millions de salaires par an...

Je commençai alors à comprendre comment et pourquoi M. Rockefeller avait un ministre de la marine, un ministre des travaux publics et surtout un ministre des finances.

Cependant, M. le ministre des affaires étrangères Libby m'avait emmené près d'une fenêtre. On voyait de là toute la rade qui brillait de mille feux sous les rayons d'un soleil printanier. Il me pointa du doigt

une échancrure dans la côte de New-Jersey.

— Voyez, là-bas, c'est Bayonne, notre port à nous. Un bateau y est ancré : ce bateau sera parti avant la nuit, à destination des Indes. Demain, dès l'aurore, un autre le remplacera et celui-là partira le soir pour Hambourg. Après-demain, un autre cinglera vers l'Australie. Ainsi, chaque jour, un vapeur entre et sort, emportant avec lui cinquante mille barils de pétrole. Ainsi, dans l'année, avec la régularité automatique d'un pendule, trois cent soixante-cinq vapeurs s'en vont répandre à travers le monde *quatre milliards cinq cent vingt millions de litres de pétrole*.

Le ministre de M. Rockefeller s'arrêta un instant, puis il reprit :

— Il n'est point un coin de terre, si lointain, si sauvage fût-il, où ne pénètre notre action à nous. Témoin ce village perdu du désert de Mongolie, où un de nos explorateurs, le capitaine Smith, parvint, après une course meurtrière. Il trouva une peuplade barbare, un troupeau de bêtes de somme

plutôt qu'une agglomération d'êtres humains. Pas une trace de civilisation, pas un vestige de vie moderne. Cependant, au coin d'une case, son pied heurta un morceau de fer-blanc. Il le ramassa et le contempla avec stupeur : c'était le débris d'un bidon portant l'estampille de la Standard Oil. Ainsi, notre matière à nous avait franchi des barrières que n'avait point encore passées, peut-être, l'esprit contemporain...

M. Libby continua longtemps encore; mais ma pensée ne suivait plus M. Libby. Elle était arrêtée au pied même de la tour de la Standard Oil, le long des parois de laquelle on sentait monter le frémissement immense de toute une ville et de tout un peuple; elle était arrêtée à ce sol que je sentais haleter sous moi d'un souffle puissant. Et je songeais que M. Rockefeller était un souverain plus fabuleusement riche que je ne l'avais pensé, car il avait, au fond, pour sujet chacun de ces hommes qui s'affairaient là, en bas, et qui, le soir venu, bon gré, mal

gré, lui paieraient leur impôt de chaleur ou de lumière. Je songeais que le royaume de M. Rockefeller était plus vaste encore que je ne croyais, car il avait trouvé moyen de rendre tributaires de sa puissance toutes les races et tous les peuples, tout ce qui dans la nuit du monde recourt au feu qui éclaire ou à la flamme qui réchauffe !...

## CHAPITRE VII

### UNE AMENDE DE 150 MILLIONS.

Où l'on voit qu'il ne fait pas bon, en Amérique, de contrevenir à la loi et qu'il peut vous en coûter des sommes énormes si on se trompe dans le prix d'expédition d'un colis.

La Standard Oil est une puissance — puissance redoutable, merveilleuse, inimaginable. Mais la loi américaine est aussi une puissance. Et ces deux puissances s'entendent parfois mal entre elles. Témoin la curieuse et véridique histoire que voici :

En l'an de grâce 1907, au mois de juin, la *Standard Oil Company d'Indiana*, aux Etats-Unis, avait à expédier un certain nombre de